

1 + 1 = 1

Olivier Gamelin

Number 141, April 2014

Mathématiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gamelin, O. (2014). 1 + 1 = 1. *Moebius*, (141), 99–104.

OLIVIER GAMELIN

$$1 + 1 = 1$$

Pendant des années je me suis fais de la vie une idée plutôt poétique. Je comptais les jours comme on calcule la métrique musicale des vers, surveillant les rimes riches du dimanche, cueillant ici et là les figures de style cultivées dans les lundis fleuris de mon quotidien. Les heures d'une journée s'accumulaient comme des strophes et formaient, semaine après semaine, le recueil de ma vie. L'acharnement d'une mouche se butant contre la fenêtre de ma chambre devenait une ode à la liberté. La brume matinale soufflait sur la campagne sa fraîcheur automnale comme sur le corps d'une femme. Chaque détail levait le voile sur un lyrisme romantique et passionné dont Bossuet ou Chopin n'auraient pas rougi. Tout était chez moi prétexte à la poésie. De même, j'ai longtemps songé que ma vie évoluait telle la création d'un tableau. Tous les jours esquissaient de nouvelles couleurs, ajoutant des couches de glacis supplémentaires pour en harmoniser les teintes et leur donner plus d'éclat. J'embellissais ma toile au gré des minutes anodines qui parsèment la vie du neuf dixième des gens. J'étais du genre plutôt créatif, une sorte de poète dilettante, rimailler d'étoile, béotien du pigment dont l'imagination débordait d'esthétisme et de romance. Je recherchais continuellement – et trouvais partout – le Beau dans tous les azimuts. C'est dire que lorsque mon amoureuse soupçonna qu'elle était enceinte de notre premier enfant, j'ai tout de suite pensé à la poésie. Particulièrement Verlaine, allez savoir pourquoi. « Ah ! m'écriais-je, je rédigerai les plus exquises strophes qu'il me sera donné d'écrire ! Combien magnifiques seront les couleurs que je m'apprête à rajouter à l'œuvre

de ma vie!» Naïf enthousiasme. Aujourd'hui je sais que la naissance d'un enfant relève moins de l'art poétique que d'une conception purement mathématique de la vie. Les chiffres, je m'en suis toujours méfié. On se défie généralement de ce que l'on craint. Je calcule encore les tables de multiplication en pianotant sur mes cuisses avec le bout de mes doigts.

À l'époque où j'appris l'arrivée prochaine de ma fille Charlotte, j'étais loin de me douter que les mathématiques, cette science des nombres, des figures et des volumes, allaient devenir le fondement de mon existence. La seule lorgnette par laquelle j'allais découvrir l'omniscience du rôle de parent. Mon casse-tête algébrique commença dès qu'il fut confirmé officiellement que ma conjointe portait un enfant. Mon enfant. Ma Charlotte. Tout se joua dans l'espace d'une minute, le temps qu'apparaisse une deuxième ligne sur le test de grossesse que nous tenions dans nos mains enlacées. Aussitôt je me réjouis, paraphrasant Marguerite Duras : « Ma chérie ! Tu es enceinte jusqu'aux dents de tous les mots d'amour que je souhaite t'offrir, mais je ne puis en accoucher un seul tant je suis heureux ! » Bref moment d'extase. Le lendemain, déjà, les chiffres remplaçaient les mots et les couleurs, s'accumulant jalousement dans l'espace vital de mon quotidien. Tel l'oncle Sam épiant mes soirs et mes matins, les mathématiques étaient à l'affût du moindre de mes mouvements, comme une caméra de sécurité engagée dans une mission d'espionnage. Tous les jours je calculais, mesurais ma femme, la pesais : circonférence du ventre, poids corporel, semaines de gestation, particules d'oestrogène dans l'urine, nombre de plaquettes dans le sang, taux de sucre (glycémie), heures de sommeil, cadence des nausées, des vomissements, des saignements, fréquence des selles, degrés de fièvre, pression artérielle, grammes de protéine, milligrammes de calcium, millilitres d'acide folique, portions de fruits et de légumes, température du réfrigérateur, périodes d'activité physique, pourcentage de DÉET dans les produits nettoyants, cheveux perdus dans la baignoire... Même les échographies mensuelles ne servaient qu'à mesurer la distance entre deux os, la circonférence du crâne, la taille de la colonne vertébrale, la clarté nucale, l'amniocentèse.

Tout devint matière à de précises et rigoureuses additions, soustractions, divisions. Au moyen de savants calculs de probabilités, l'index sur la calculette, chaque donnée était notée et comparée à la moyenne nationale. Le plus petit écart avec les recommandations officielles entraînait son lot d'inquiétude et d'insomnie. Et la poésie dans tout ça ? Bah ! Je m'intéressais davantage au pourquoi mathématique qu'au comment poétique. La vérité froide des chiffres éclairait ma lanterne. Autant leur logique cartésienne me mettait en confiance, autant leur absence me plongeait dans d'interminables remises en question. Les sanglantes mathématiques, comme le rappelle Camus, ordonnaient ma condition. Même si mon instinct me portait vers la lyre d'Orphée, toujours le quotidien rappliquait avec ses tables de multiplication.

Après 43 semaines de gestation et des dizaines de cahiers noircis d'arithmétique et de délicates formules, j'étais prêt à jeter la serviette de ma conception poétique et artistique de l'existence. Mais la vie en jugea autrement. Il était près de minuit, la maisonnée dormait paisiblement, une fine pluie cognait à la fenêtre de ma chambre, demandant s'y réfugier, lorsque ma femme déchira la nuit en deux comme Moïse le nid du Nil : « Haaa ! Ça y est, cria-t-elle, je perds mes eaux ! » Nouvelle extase. Le fruit était mûr, la pomme parée à être cueillie. J'allais assister à la plus belle récitation lyrique de l'humanité : le vagissement d'un nouveau-né. Les yeux bouffis de sommeil, j'exprimai mon excitation par les célèbres vers d'Alphonse Daudet : « Enfants d'un jour, ô nouveau-nés, / Au paradis, d'où vous venez, / Un léger fil d'or vous rattache ». Éphémère enivrement. La contraction suivante me ramena illico à ma calculette.

Problème numérique moderne. Données inconnues. J'étais désormais tenu de noter la fréquence des contractions afin de déterminer l'instant précis où il faudrait se rendre à l'hôpital. En moyenne, une contraction se prolonge entre 60 et 90 secondes. Du début de la contraction à la secousse suivante, 10 minutes doivent s'écouler avant de plier bagage. Un signal qu'il faut marquer d'une pierre blanche. Toute la nuit j'ai donc chronométré la périodicité des contractions et leur puissance sur une échelle de

1 à 5. Après chaque séisme intérieur, le col de l'utérus se dilate légèrement, la porte s'ouvre et fait jour. Le col, lui, se mesure en centimètres. La vie repose sur quelques centimètres, l'angoisse des parents, leurs peurs, leur joie contenue, la panique des infirmières, la pause café du gynécologue. On avance sur le col de l'utérus comme sur une règle. Lorsqu'on atteint 10 centimètres, le col, maintenant nommé l'anneau de feu, est assez distendu pour permettre à la tête du bébé de franchir la dernière borne. Vers 4 heures du matin, le feu vert fut donné. Comme nous résidions à 36 kilomètres de l'hôpital, distance que l'on pouvait franchir en 39 minutes en maintenant une vitesse de 92 kilomètres à l'heure, nous décollâmes après la 26^e contraction de 65 secondes avec alternance régulière de 9 minutes. Aussitôt débarqués à l'hôpital, le personnel nous accueillit avec une question élémentaire, que je devais satisfaire précisément : « À combien de minutes vos contractions ? » Ma femme fut aussitôt branchée sur un moniteur qui enregistra ses pulsations cardiaques et celles du bébé. 140 battements par seconde. Il me fallait dorénavant colliger les vagues, les ondulations, tous les hoquets à la seconde près. Il était 6 h 15 du matin. 7 heures 43 minutes plus tard, la petite Charlotte remplissait le monde de sa délicate présence. Ni elle ni personne ne se doutait qu'un interminable problème mathématique venait de débiter.

Les unités de mensuration, de dimension et les doses, voilà la bible des nouveaux parents. Millimètre, centimètre, milligramme, millilitre, degré, seconde, on monte ainsi l'échelle un barreau à la fois à mesure que l'enfant grandit. C'est à peine si on a le temps d'examiner le détail de sa physionomie. A-t-il les fesses rondes ou plates ? Possède-t-il de grands pieds qui le mèneront au bout du monde ? Regarde-t-il l'avenir avec des yeux en amande ? Son faciès s'apparente-t-il davantage à l'air angélique de Mademoiselle Lange de Girodet ou aux traits tirés et meurtris de Goya ? Tout cela importe peu. Il faut vite revenir – et s'en tenir – à la cohérence implacable des unités de mesure. La pièce où l'enfant dort doit être tempérée entre 20 et 22 degrés Celsius, sa température corporelle entre 34,7 et 37,3 et le lait à 23. L'eau du bain légèrement atténuée

à 24 degrés Celsius. Pas plus, pas moins. De 8 à 12 centimètres de flotte suffisent pour conserver la chaleur corporelle du nourrisson. Primordiale chaleur si on veut qu'il gagne du poids, entre 150 et 250 grammes par semaine. S'il a trop froid, il perd naturellement des graisses. Dans la même veine, l'enfant est tenu d'ingurgiter 4 onces de lait par boire, entre 8 et 12 fois par jour. Parfois davantage durant les 6 premières semaines de vie. En retour, on s'attend à ce qu'il fasse entre 6 et 10 pipis très mouillés (de 30 à 45 millilitres chacun) et entre 3 et 5 selles jaunâtres par période de 24 heures. Le manquement à l'une de ces 2 règles doit sonner l'alarme. Les risques de constipation, de colique ou de déchirure à l'anus sont omniprésents. Le nombre de déjections est proportionnel aux onces de lait digéré. Le poupon trempe ainsi entre 9 et 15 couches par jour. Durant les premiers jours, il ne doit pas dormir pendant plus de 3 heures consécutives, mais entre 12 et 15 heures quotidiennement. Si l'enfant s'assoupit, on le réveille pour qu'il mange. Si l'enfant pleure le ventre plein, on le berce jusqu'à ce qu'il retourne entre les bras de Morphée. Pas de selle aujourd'hui? Catastrophe! La mère tire du lait, on le gave à la seringue. On calcule ce qui rentre, on calcule ce qui sort. On chronomètre les visites pour s'assurer que tous les membres de la famille puissent avoir accès à ce petit ange aux ailes coupées. Lui ne demande qu'à fusionner au corps de sa mère. Sans cérémonie. Pour lui l'équation est simple: $1 + 1 = 1$. Ce sont les mathématiques qui compliquent tout.

La première (et souvent la seule) question que l'on pose en voyant un nouveau-né ne se rapporte pas à la mère, à sa santé, sa fatigue, sa beauté, ni au père, à sa chance, son équilibre psychologique, mais aux mensurations de l'enfant. Qui s'intéresse d'emblée à l'odeur de miel qui se dégage de ce poupon frais sorti du four? Ce qui importe: combien il pèse et combien il mesure. On veut des livres, 7,2, et des pouces, 21. On ne s'émerveille pas de la couleur de ses yeux, ce bleu si tendre qu'on croirait tenir le ciel au creux de ses mains. 7,2 livres, 21 pouces, Madame. Oh! Voilà l'assistance rassurée. C'est un beau bébé! 10 livres c'est trop gros, 5 livres c'est trop petit. Un bébé de 7,2 livres, c'est parfait. « Quel ravissant poupon! Avez-

vous déchiré? De combien?» Deux points de suture au vagin c'est peu, quinze points c'est trop. Que des chiffres. À quelle heure est-elle née? 13 h 58. Combien de temps a duré l'accouchement? 7 heures 43 minutes. Combien de doigts de pied? 10. 2 oreilles, 2 yeux, 1 nez. Des chiffres et encore des quantités, des heures, des centimètres, aucune donnée qualitative, sentimentale, aucune émotion. Aucune réflexion sur l'espoir d'un monde meilleur, sur les valeurs familiales, sur les jours qui passent au goût des générations, sur les étoiles qui se lèvent et se noient dans le bonheur domestique. Que des chiffres, un bombardement de chiffres. Ah oui! Vous avez dit, c'est une fille ou un garçon?

Charlotte est devenue grande. Douze ans. À l'école, elle n'aime pas beaucoup la poésie, mais excelle en mathématiques. Ce soir nous étudions l'astronomie. Activité père-fille. Le télescope pointé vers l'horizon, nous jouissons ensemble de l'harmonie poétique (et mathématique) du monde. Je contemple naïvement le ciel criblé d'étoiles, ces messagères lointaines, comme dit Musset, alors que Charlotte détermine les coordonnées des constellations. Je découvre la simplicité joyeuse d'être père. Je ne calcule rien. Je n'additionne plus. Je vis, avec ma fille, des moments de pur privilège. Des clins d'œil d'intimité filante. Nous ne faisons qu'un sous la voûte céleste. Les chiffres et la poésie sont enfin réunis sur le même tableau. Dans de pareils moments, je veux bien croire que Dieu s'est servi de merveilleuses mathématiques pour créer le monde; cependant, je pense encore que l'illusion, l'imagination, l'espoir et l'amour comptent davantage...